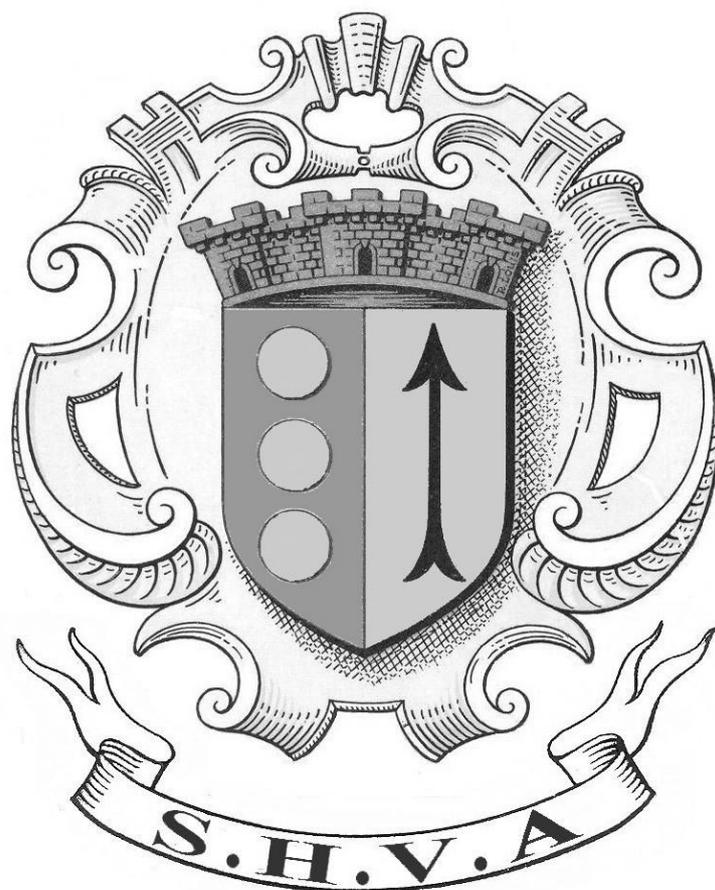


SOCIÉTÉ D'HISTOIRE



AUBERVILLIERS

**Les Vertus
À travers le temps**

N°79 Décembre 2014

SOMMAIRE

- **Édito**
- **Firmin Gémier**
- **Le clos d'équarrissage**
- **Victor Duruy et l'école primaire**
- **Atelier mémoire**
Les Italiens à Aubervilliers
- **Souvenirs de guerre d'un Chasseur à pied**
- **Fiche de lecture "André Rossion"**
- **Avis de recherche**
- **Acquisition**
- **Table des matières**
-
-
-

ÉDITO

Nous sommes heureux de vous remettre ce dernier bulletin de l'année. Pour 2015, nous avons prévu la parution de trois numéros, qui seront adressés gracieusement à tous nos adhérents.

Par contre, si vous êtes adeptes de l'informatique, nous pouvons, à présent, vous les faire parvenir par courriel. Dans ce cas, lors de votre renouvellement d'adhésion à la S.H.V.A., merci de nous communiquer (bien lisiblement) votre adresse @.

Par ailleurs, nous pouvons déjà vous communiquer la date de notre traditionnelle galette, à savoir le SAMEDI 17 JANVIER à Ambroise Croizat.

Comme à l'accoutumée, vous pourrez y rencontrer les adhérents et les bénévoles de notre Association et, si cela n'est pas déjà fait, faire connaissance de la nouvelle présidente.

Nous vous espérons très nombreux pour cette petite réunion annuelle.

Mais, en attendant de nous rencontrer, toute l'équipe de la Société d'Histoire d'Aubervilliers souhaite, pour vous et vos proches, d'excellentes fêtes de fin d'année, ainsi qu'une année 2015 douce et heureuse.

À bientôt,
Claudette Crespy
Présidente de la S.H.V.A.





**FIRMIN
GÉMIER**



M. GÉMIER dans le rôle de
César Birotteau



Stèle Firmin GÉMIER au square Stalingrad

FIRMIN TONNERRE dit GÉMIER

Obscurités d'une naissance.

Celui qui deviendra un grand acteur, puis un grand metteur en scène, le créateur du Théâtre National Populaire (TNP), d'un théâtre itinérant et du théâtre de Bussang, présente quelques obscurités dans sa naissance, comme s'il interprétait déjà quelques rôles.

DATE : le 21 février 1869, mais déclaré le 23 à l'Etat-Civil, ce qui entrainera quelques confusions (mineures, mais existantes) ; une biographie le rajeunira même de 10 ans, mais c'est peut-être une coquille.

PARENTS : sa mère est Eve Zeinen, née au Luxembourg, 52 ans, marchande de vin et « mère aubergiste » accueillant les compagnons charpentiers faisant leur tour de France ; elle vivait auparavant avec Firmin Gemier, marchand de vin dont elle eut une fille en 1867 décédée à la naissance (Aimée-Marie). Le père est Julien Tonnerre, journalier, absent lors de la naissance. C'est la mère qui donne le prénom de Firmin.

ADRESSE : en 1867, Eve Zeinen est domiciliée 13 rue du Landy, chez Firmin Gémier, marchand de vin. Lors de la naissance de Firmin Tonnerre, l'adresse est 13 rue de la Haie Coq, pour la mère, toujours marchande de vin. On a cherché longtemps le 13 de l'autre côté du canal, mais en 1868, la rue de la Haie Coq, commençait après la rue du Paradis (Régine Gosset). Le 13, ne serait-il pas le même pour les rues du Landy et de la Haie Coq ?

Voilà un point que le plan cadastral du quartier devrait éclaircir.

Qui ajoutera d'autres éléments ???

Jacques DESSAIN

Sources : Etat-Civil – naissance 1867-69
(Archives Municipales)

LE CLOS D'ÉQUARRISSAGE

Extrait du livre "Aubervilliers" de Léon Bonneff

La rue d'Aubervilliers est longue. Dès la barrière, les odeurs font bon accueil. Pour les décrire, il faudrait les comparer à des sons. À Aubervilliers, il en est d'éclatantes et de hardies comme des fanfares ; elles assaillent, elles s'imposent, elles suffoquent. L'homme se cabre. Petit à petit, il s'accoutume à elles, il les supporte, il se résigne, il les respire comme l'air naturel en ce pays où l'on fait bouillir les cadavres de bêtes.

Il en est de discrètes, de modestes que l'on ne remarque pas, qui s'insinuent en prenant leur temps, gênent, donnent un sourd malaise et font défaillir avant que l'on ait dit : " Mais c'est l'odeur! "

Il en est de fades et de sournoises qui portent aux lèvres et aux poumons une sensation de fraîcheur. Ce sont les odeurs des boyauderies. Elles flattent d'abord, elles écœurent ensuite et elles font fléchir sous leur action persévérante, sous l'humidité de leurs effluves, les volontés raidies.

Au clos d'équarrissage, c'est l'odeur forte.

Les charniers sont des hangars bas. Ils sont dallés et reçoivent peu de jour des vitres que la poussière accumulée rend opaques.

Le sang coule en rigoles, dessine le contour des carreaux, stagne en flaques sombres. Les chevaux morts sont étendus sur le flanc, le ventre gonflé tend la peau sur les cerceaux des côtes. Des torches sont fixées à des piquets de fer. Les flammes dansent ; elles projettent sur les murs des ombres agrandies et déformées, les silhouettes des ouvriers qui, en sabots, font flic-flac dans la boue sanglante ; ils tiennent la hache à désarticuler, le coutelas à éventrer et à dépecer ; ils se coiffent de bonnets rouges. Ils s'agenouillent près du cadavre, d'un coup de hache désarticulent les jambes, puis ils ouvrent la bête. Comme des serpents bruns et verdâtres, les intestins sortent et coulent.

Un homme prend la patte coupée, l'allonge sur un billot ; d'un coup de tranchet un camarade fait sauter le fer.

Des voitures métalliques, closes, se présentent aux portes. On ouvre la baie, le coup de vent fait vaciller les flammes des torches, tout s'assombrit ; tout s'illumine ; les flammes ranimées s'allongent, se tordent, s'effilent ; des bêtes vont exhausser le tas de bêtes qui attend le dépecer.

Voici les chiens aux longs poils, des lévriers élégants ; voici projetés par la queue et tournoyant en l'air avant de retomber sur le tas, avec un bruit mat d'étoffe battue, les cadavres vulgaires, les roquets sans nom ; les étouffés du jour, l'envoi de la fourrière. Et voici des chats. Voici le singe qui faisait la parade à la ménagerie foraine que l'on n'a pas déshabillé, le singe à la chéchia fixée

sous le menton par un élastique et au petit tablier bleu à bordure blanche, un tablier d'enfant qui porte ces mots imprimés : "Bébé est sage".

Face au mur du fond, dans une partie que n'éclaire pas la lumière des torches, les autoclaves sont côte à côte ; noirs, massifs, trapus, ils ressemblent à des monstres accroupis. Ce sont les chaudières où l'on calcine les chairs des animaux pour en faire des engrais. leur forme est celle des locomotives mutilées, sans roues ni cheminées, comme on les voit couchées sur le ballast le lendemain des catastrophes.

La gueule des autoclaves s'ouvre dans la partie supérieure ; c'est un trou rond et béant comme l'ouverture d'un puits et qui souffle de mortelles odeurs. Les ouvriers l'emplissent de quartiers de viande. Ils vont, portant aux pointes des fourches, la pâture des autoclaves. C'est une procession d'hommes rouges qui se déroule, des cadavres dépecés aux autoclaves et retourne sans cesse des autoclaves aux cadavres. Quand un monstre est saturé, on en clôt la gueule sous un tampon et on rassasie le monstre voisin.

La cloche sonne quatre heures. Les hommes jettent leurs fourches. C'est le casse-croûte. Les paniers attendent dans un coin. Les bras plongent pour un lavage sommaire dans les seaux pleins d'eau trouble ; d'autres ouvriers torchent seulement leurs doigts à leurs tabliers de crin qu'enduisent la crasse et le sang. Puis ils sortent le pain, le morceau de bœuf, le litre de rouge et, la calotte rejetée sur la nuque, le tablier tendu sur les genoux, le couteau de poche ouvert pour trancher le pain, ils s'installent pour manger sur ce siège confortable, ferme sans dureté, élastique sans mollesse, à point surélevé et plus large qu'un fauteuil : le ventre dilaté d'un cheval.

Le contremaître Michel a seul le droit de sortir pour boire son canon chez le marchand de vin.

Tous mangent de bon appétit, comme des vainqueurs sur un champ de bataille.

Un ouvrier pourtant s'attarde : il se pince la peau de l'avant-bras ; il voudrait faire saigner une piqûre qu'il s'est faite en désarticulant une jument. Ça ne saigne pas ; si ça saignait, l'homme se rassurerait. On ne voit qu'une tache violette sur la peau grise, une très petite tache. Ça ne sera rien ; tous les hommes du métier ont les bras ravagés de cicatrices.

— Te fais donc pas de mousse, vieux, dit le chauffeur des autoclaves, les piqûres anatomiques, ce que ça a de bon, c'est que ça ne fait pas languir son homme. Dans trois jours tu seras crevé ou tu n'y penserai plus.

Tous approuvent en riant. C'est bien ça.

Mais l'ouvrier piqué s'obstine ; il voudrait que ça saignât. Et si fort qu'il pince, ça ne saigne pas.

VICTOR DURUY ET L'ÉCOLE PRIMAIRE À AUBERVILLIERS

Né en 1811, il deviendra ministre de l'instruction publique en 1863, sous la phase dite de « l'empire libéral ». Il justifia ce titre en ce qui le concerne, mais se heurta à une vive opposition de la droite qui l'oblige à renoncer à son projet d'école gratuite et obligatoire.



Il put faire réaliser cependant quelques avancées significatives comme la création de Caisses des Écoles chargées de prendre des mesures en faveur des familles indigentes et leur permettre d'envoyer leurs enfants à l'école. Il impose également la création dans les agglomérations de plus de 500 habitants, d'une école de filles ; il introduit également l'enseignement obligatoire de l'histoire et de la géographie (qui n'était que facultatif).

Il n'eut que peu d'efforts à fournir pour convaincre les édiles d'Aubervilliers qui avaient déjà une école de garçons et une salle d'école d'asile (maternelle) dans la mairie (1855, année où l'on construit des préaux couverts et des cours). Des affiches sont placardées pour signaler l'existence d'un examen pour le brevet de capacité à l'enseignement (1859). En 1862, le maire donne une subvention de 200 francs pour l'ouverture d'une classe du soir. Il y aura aussi 150 francs pour l'école libre, mais à condition qu'elle prenne gratuitement quelques élèves indigents.

En 1867, la loi de Victor Duruy sur la création d'une caisse des écoles est aussitôt approuvée. Il faudra attendre 1882 et Jules Ferry pour que ces organismes soient obligatoires.

L'enseignement des filles s'est développé : en 1869, il faut adjoindre à la directrice de l'école de filles (Mme Mayne) une « sous-maitresse ». Des indemnités sont également données aux maitres et maitresses des écoles publiques, ainsi qu'aux « frères de l'école chrétienne » et aux « sœurs de Saint Vincent de Paul » qui accueillent aussi des élèves (7).

Après 1870, ce sont les filles et les petits qui auront leur salle de classe dans la mairie. Les garçons sont allés dans un bâtiment communal, rue de la Nouvelle France (Achille Domart aujourd'hui), un bâtiment qui deviendra le dispensaire, puis agrandi, le Centre de Santé après 1945. Les élèves eux, seront partis en 1877 à la nouvelle école du centre, qui deviendra Victor Hugo.



Les frères de l'école chrétienne sont probablement 2 rue de Saint Maur (Docteur Pesqué) - les sœurs de Saint Vincent de Paul rue de la Courneuve.

Le premier registre d'inscription des élèves, commencé rue de la Nouvelle France, transféré à Victor Hugo est le plus ancien document scolaire conservé.

A titre de curiosité, nous donnons les 20 premiers noms :

Georget Charles, Geller Charles, Bouché Henri, Rollin Jean-Baptiste, Lenfant Fulbert, Adolphe Michel, Arnault Charles, Lucuin Sébastien, Mary Eugène, Cllier Léon, Carrère Nicolas-Denis, Beaufils Désiré, Poitou Ernest, Parmentier Ulysse, Bocquillon Achille, Duchauffour Auguste, Colbert Eugène, Morel Louis-Raymond, Brossard Léon, et Guerin Ferdinand.

4 sont nés à Aubervilliers, 7 à Paris, 5 en Ile de France, 4 en province.

Les parents sont journaliers (7), jardiniers (2), cultivateur (1), commerçants (3), employés municipaux (2), métallurgiste (1), chauffeur (1), concierge (1), médecin (1).

Ceci n'a qu'une valeur indicative et ne peut servir de statistique.

Jacques DESSAIN

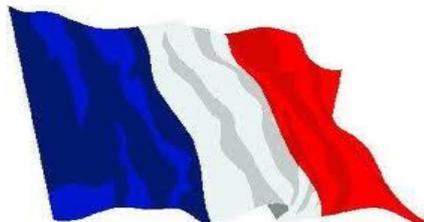
Sources :

- Biographie de Victor Duruy
- A.M. 1D9, 1D10, 1D11, 1D12, 1D13
- Registre de l'école de la Nouvelle France et de l'école du centre (A.M.).

ATELIER MÉMOIRE LES ITALIENS À AUBERVILLIERS



*Nous continuons
ici à publier les
témoignages des
Italiens encore
vivants ou de
leurs
descendants.*



Paolo da MOLIN "Un Italien à AUBERVILLIERS" Par son fils René

Paolo est né le 17 mars 1908 à PIOVE di SACCO province de Padoue, dans la région de Venetie.

Après son service militaire vers 1930 il est venu en France. Il a d'abord habité dans la « Zone » non edificandi entre Aubervilliers et Paris 19^{ème} arrondissement dans une baraque. Il est allé ensuite s'installer impasse des Chalets à Aubervilliers. Paolo travaille d'abord comme manœuvre puis il deviendra peintre en bâtiment.

C'est dans la « Zone » qu'en 1932 il rencontre Adèle FIGLIOLINI née à GALLARATE province de Varese dans la région de Lombardie. Elle est venue en France avec ses parents à la même époque que Paolo. Pour le travail Adèle n'est pas en reste elle récupère les chiffons et les revend.

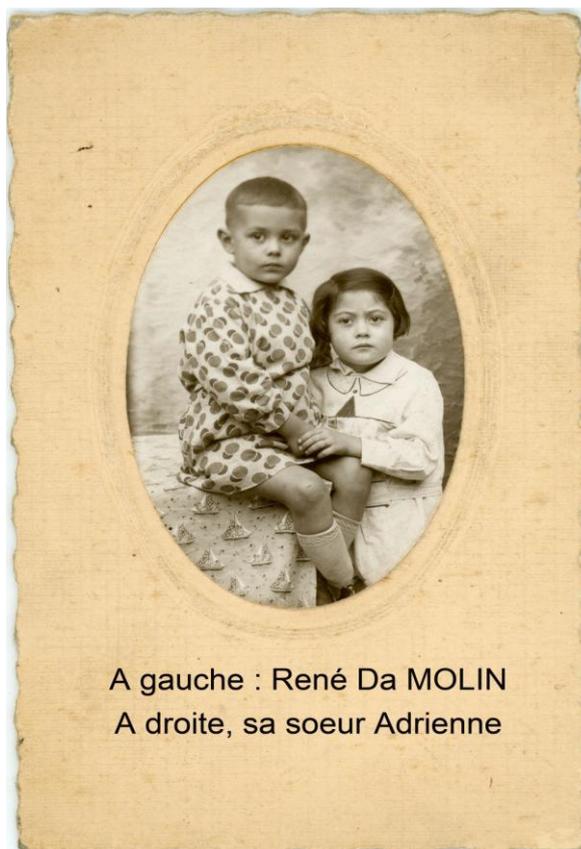
Adèle et Paolo da MOLIN ont eu 4 enfants :

- Adrienne en 1933
- René en 1934
- Pierre en 1938
- Janine en 1940

Avant la guerre

René encore petit est retourné à PIOVE di SACCO pendant quatre ans.

La famille s'installe rue du goulet vers le n°65. Dans l'immeuble en tout trois familles italiennes habitent : Hubert PACANELLA boxeur et ses frères Gérard et Jean, la famille MATSINI et bien sûr la famille da MOLIN.



A gauche : René Da MOLIN
A droite, sa soeur Adrienne



A Aubervilliers, les enfants de Paolo da MOLIN
De gauche à droite : René, Pierre, Adrienne

La guerre de 1939-1945

Pendant la guerre et l'occupation allemande, Paolo allait par périodes travailler en Bretagne. Il revenait une fois par mois avec du ravitaillement. De temps en temps il était arrêté par la police ou par la milice et on lui confisquait une partie de son ravitaillement.

De 1941 à 1944 Adrienne et René sont allés à l'école italienne 13 rue Claude Bernard entre la rue du Port et le canal de Saint Denis, le jeudi seulement.

Pendant les bombardements la famille se réfugiait dans les abris de la rue du Goulet.

A la « gare des mines » à la Porte d'Aubervilliers des trains entiers de charbon circulaient. Les grands arrêtaient les trains, montaient sur les wagons et jetaient le charbon par terre que les petits ramassaient.

Pendant l'occupation les allemands utilisaient les « Magasins généraux d'Aubervilliers et de la Plaine saint Denis » pour stocker des marchandises. A la libération les riverains sont allés récupérer ce qu'ils pouvaient comme boîtes de conserves.

En 1944, le 25 août, jour de la libération René (10 ans) pratiquait la natation au « Triton » situé au Pont de Stains. Il lui arrivait souvent de plonger du haut du plongeoir qui comportait deux étages. Ce jour-là, alors qu'il s'apprêtait à plonger, il a eu un moment d'hésitation. Un autre nageur arrivé derrière lui,

lui a donné une poussée pour l'inciter à plonger. René déséquilibré tombe sur le quai au lieu de tomber dans le canal.

Le résultat c'est une fracture des deux clavicules, le menton ouvert, les lèvres fendues et plusieurs dents abimées qui lui valent un mois d'hospitalisation à l'hôpital Saint Louis. Fort heureusement, de cette chute qui aurait pu lui être fatale, il ne conservera aucune séquelle.

Après la guerre

La famille de Paolo va habiter d'abord rue Villebois Mareuil puis vers 1950 dans un pavillon impasse Crèvecœur. Quelques années après ils vont s'installer rue Auvry dans une maison que Paolo retape en même temps qu'il l'habite. Il la revendra ensuite par appartements. Ils vont ensuite habiter dans un autre pavillon 17 rue du Long Sentier qui cette fois-ci reste dans la famille puisque Pierre l'habite encore.



A Piove di Sacco (Province de Padoue)
Paolo da MOLIN
devant le monument aux morts



En voyage à Bari :
Da MOLIN Isidore, grand-père de René da MOLIN

Une famille bien intégrée

C'est Adrienne qui décède la première, avant ses parents.

Adèle disparaît à son tour. Elle est inhumée à Aubervilliers

Paolo décède à PIOVE di SACCO. Il sera transporté et inhumé également à Aubervilliers. Pour lui la France c'était le paradis, c'est pour cela qu'il a voulu se faire enterrer en France.

Janine habite à Sartrouville.

René comme Pierre habite toujours rue du long Sentier à Aubervilliers.



A Piove di Sacco (province de Padoue)
 Dans la rue où habitait la famille da MOLIN
 Vers 1938
 De gauche à droite : Cesare, Tina, Sergio
 En bas René⁽¹⁾

1

Adèle et Paolo ont eu quatre enfants qui leur ont donné 7 petits enfants.

Propos recueillis par Michel SARNELLI

Notre atelier 2015 reprendra toujours les jeudis :

08 et 22 janvier ; 05 et 19 février
 05 et 19 mars ; 09 et 23 avril

Tout le monde est invité mais nous serions heureux d'y rencontrer tout particulièrement des personnes originaires du Val d'Aoste, de Basilicata et de Venetie Julienne.

¹ On voit le petit René sur la photo, faire le salut fasciste. Ils sont tous revêtus de l'uniforme fasciste. Il faut rappeler qu'à l'époque l'appartenance à la jeunesse fasciste n'était pas une option mais obligatoire. Ceux qui cherchaient à s'y soustraire étaient poursuivis ou subissaient de sévères brimades. Cela ne signifie aucunement, à priori, que la famille était fasciste.

SOUVENIRS DE GUERRE D'UN CHASSEUR À PIED *

Préface

Fils de paysans, je vais essayer de vous dire les durs et tristes souvenirs que j'ai vécus dans les affres de la guerre.

N'ayant reçu qu'une instruction bien élémentaire puisque j'ai quitté l'école à 11 ans après l'obtention de mon certificat d'études, je vous demanderais un peu d'indulgence pour le français dans lequel je m'exprimerais.

Je sais que les vérités ne sont pas toujours bonnes à dire, mais je vous dirais tout ce que j'ai vu sans aucune réserve, les appréhensions que j'ai eues, mes réflexions et mes jugements et je vous garantis l'authenticité de mes paroles. Si je nomme des noms, que les mères ou leur femme m'excusent des peines que je leur raviverais mais ce ne pourra qu'honorer les leurs qui ne sont plus.

-:-:-:-:-

Enfant de la classe 1909 et ayant fait mes deux années de service au 25ème Bataillon de Chasseurs à Pied à St-Mihiel (Meuse), je reçus le samedi 1er août 1914 alors que je revenais des halles centrales de Paris, mon ordre d'appel de me rendre immédiatement et sans délai à Épernay (Marne) où devait se former le 65ème Bataillon de Chasseurs (réserve du 25ème). Il y avait sur un coin de cette carte jaune "prière de se munir si possible d'une paire de brodequins neufs".



Insigne du 25ème BCP

Après avoir déjeuné tant bien que mal d'un bifteck qui ne voulait pas passer et voyant couler les larmes de ma mère, la peine que mon père avait à dissimuler, je les étreignis dans un baiser d'adieu et partis sans me retourner pour leur épargner de voir mes yeux voilés de larmes et pensant, sans leur avoir dit, qu'ils ne me reverraient peut être jamais.

En effet, depuis minuit trente que j'avais entendu rue Montmartre (aux Halles) les camelots qui vendaient une édition spéciale en criant "Demandez la Presse, Jaurès assassiné, la guerre déclarée", ne me laissaient aucun doute sur les événements qui devaient suivre.

Ayant quitté la maison paternelle vers 2 heures de l'après midi, je me rendis chez mon camarade DALHÉNI rue du Goulet à Aubervilliers qui, dans la même

classe avait servi comme moi au 25ème Chasseur, j'assistais à une cruelle séparation puisque sa mère qu'il quittait était déjà veuve et nous partîmes pour la gare de l'Est non sans avoir passés aux Quatre Chemins pour acheter une paire de souliers.

Le brouhaha, le tumulte et les scènes poignantes qui se déroulaient dans la gare de l'Est et sur les quais sont indescriptibles et incommensurables.

Quand le train dans lequel j'étais s'ébranla à 5 heures, des clameurs s'élevèrent, à Berlin, à Berlin.

Mais les femmes et les vieux qui restaient sur le quai pleuraient.

Lecteurs, pour vérifier ce que j'écris, il vous suffira d'aller dans la salle des pas perdus, jeter un coup d'œil sur le grand tableau du célèbre peintre dédié en souvenir de son fils tué à l'ennemi, le ?...

Oui, je disais donc que quand le train s'ébranla, à côté des femmes et des vieux qui pleuraient, il y avait des jeunes filles qui nous jetaient des bouquets, puis le train prit de la vitesse, emportant une charge de jeunesse, d'hommes en pleine force dont beaucoup ne devaient plus revoir Paris.

À Épernay

Tous ceux qui ont assisté à l'arrivée des réservistes à Épernay seront forcés de reconnaître que la France n'était pas prête à faire la guerre tant l'organisation manquait.

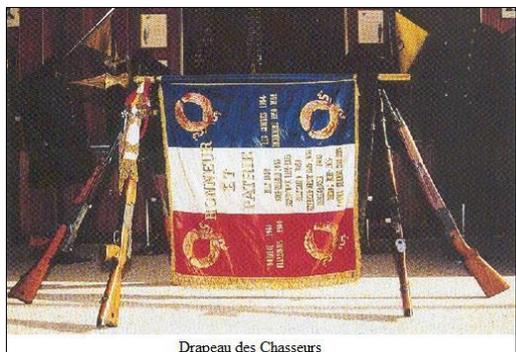
Il était 7 h 1/2 du soir quand nous descendîmes du train, nous étions à peu près 200 sur le quai, les autres continuant leur voyage pour d'autres destinations. Sur un renseignement de quelques plantons en armes qui se trouvaient à la gare, nous partîmes par paquets chez Moët et Chandon, nous devions soi-disant nous coucher dans les selliers de cette maison de champagne, mais comme il n'y avait rien d'aménagé nous repartîmes en ville pour casser la croûte, et sur d'autres indications, nous nous rendîmes aux écoles, là les portes étant ouvertes nous dérangeâmes des tables d'écoliers et avec un peu de paille, comme je m'étais levé la veille au soir à 23 h 30 pour aller aux Halles, je m'endormis d'un sommeil de plomb.

Le lendemain, les hommes réservistes continuèrent d'arriver. Il n'y avait pas de cuisine d'installée et nous sortîmes en ville pour manger chacun ayant quelqu'argent sur lui.

Les jours suivants des cuisines s'installèrent dans la grande cour de cette maison champenoise, un planton fut placé à la porte d'entrée et après l'inscription des noms de tous les hommes pouvant former un Bataillon de Chasseurs, l'appel eut lieu tous les soirs. Nous fûmes enrôlés par compagnie, je fus affecté à la

10ème Cie (ce qui correspond à la 4ème d'active). On nous habilla et nous fîmes un ballot de nos effets civils avec notre nom sur un morceau de papier qui fût enfermé à l'intérieur et tous ces paquets furent entassés pêle-mêle dans un magasin.

Le 7, le 65ème Bataillon de Chasseurs était formé.



Drapeau des Chasseurs

Le 9 août, le Commandant Rousselot en ayant pris le commandement, le Bataillon fit une marche de 12 km ce qui semblait dur à beaucoup d'entre nous qui n'avions plus d'entraînement, d'avoir à porter le sac, chargement complet bien entendu, il ne s'agissait plus de chercher l'allègement du sac comme il arrive parfois dans le service actif en temps de paix, là tout y était excepté

toutefois les cartouches qui nous furent distribuées le... .

Ce même jour, 10 août, après une marche d'une quinzaine de km, le Commandant Rousselot rassembla le Bataillon sur un terrain à proximité de la ville, lui fit former le carré et, prenant place au milieu, nous parla à peu près en ces termes :

"Mes enfants, la France, notre pays à tous, est victime d'une sauvage agression, autant brusque qu'inattendue. Les armées du Kaiser veulent souiller notre sol, nous saurons sauver la France en repoussant l'envahisseur.

Je suis fier de prendre le commandement du 65ème Chasseurs et je suis persuadé que vous serez dignes de vos aînés de Sidi-Brahim, que cette vieille marche des Chasseurs "en avant, toujours en avant" ne s'effacera pas au contraire, que vous saurez faire preuve d'endurance et de courage, jusqu'au bout, jusqu'à la victoire complète. Ayez confiance en vos baïonnettes. Je compte sur vous. Merci".

L'Embarquement

Dans la nuit au 10 au 11 août, le Bataillon devait quitter Epernay. Nous défilâmes dans les rues de cette ville par une nuit noire (les becs de gaz n'étant pas allumés) jusqu'à la gare aux marchandises laquelle est munie d'un long quai d'embarquement. Dans cette obscurité complète, on entendait que le cliquetis des fourreaux des baïonnettes et le coup de sac des hommes à qui celui-ci semblait lourd, car cette fois nous avions les 120 cartouches. A deux heures du matin tout le Bataillon était dans les wagons à bestiaux.

Débarqués à midi environ à Dugny (Meuse) à 8 km de Verdun, nous marchons sous une chaleur suffocante jusqu'au cantonnement à Monthairon.

Le 12 août marche de 27km jusqu'à Creue, le 13 août repos (j'écris les lettres et me plains surtout de la chaleur).

Les 14 et 15, reconnaissance dans les bois de Vigneulles et environs.

Le 16 départ du cantonnement à 5 heures. Grande halte à Eujevins à 12km. C'est la bonne vie. L'escouade se cotise, nous achetons une oie et du vin quoique étant en cantonnement d'alerte, on se couche tout équipés.

Réveil 17 août à minuit, départ aussitôt, arrivés à la ferme isolée d'Autcoint à 4km de Pagny sur Moselle à 5 h 1/2, moi et plusieurs autres arrachons des pommes de terre, personne n'est rassuré, notre fusil reste à portée de la main, du reste quelques Uhlans sont faits prisonniers par des éléments du Bataillon. Après nous faisons grande halte et cantonnement d'alerte bien entendu.

Le canon gronde toute la nuit et continuera le matin. A 9 h 1/2 départ précipité, coups de jus dans les gamelles et on retourne sur Vieville sous les Cotes. On arrive à 8 h 1/2 du soir.

Le 19 repos - Revue d'armes.

Le 20, le Bataillon fait ce qu'on appelle du service en campagne, nul n'ignore qu'un bataillon qui vient d'être formé, commandé par des cadres que les hommes ne connaissent pas et réciproquement, il était bon pour nos chefs de se rendre compte qu'on savait se déployer et utiliser les "accidentations" du terrain.

Le 21 départ à midi. Butgneville. Il fait très chaud, inutile de dire que la doublure de la capote est trempée. Dans ce cantonnement nous trouvons tout de même 4 bouteilles de vin à acheter. Car je dois vous dire que l'intendance à cette époque n'était pas encore habituée à distribuer du vin aux hommes, ceux qui n'avaient pas de sous devaient se faire les jarrets en buvant de la flotte.

Bien entendu le 22 il n'y avait plus de bien dans le patelin. Le canon n'arrête pas et il nous semble se rapprocher, le Bataillon reçoit l'ordre de faire des tranchées, mais quelles tranchées quand j'y repense maintenant, on ne savait pas et je crois qu'un homme debout dedans aurait laissé voir ses genoux.

Le 23, c'est un dimanche, nous continuons les tranchées, nous mangeons sur place et le soir à 6 h on va coucher à Harville (cantonement d'alerte).

Le 24 - réveil à 2 h. on part, je suis en avant garde. À 7 h quelques coups de feu sur des Uhlans. À la tombée de la nuit, nous reprenons la marche, nous arrivons à Villers sous Pareid, distribution, faire cuire le bouffé, on mange et on se couche dans le foin dont les granges sont remplies.

Le baptême du feu

À 3 heures du matin, réveil. Que se passe-t-il ? rassemblement hors des granges derrière les faisceaux formés, les agents de liaisons courent, on chuchote, paraît que les Allemands ne sont pas loin. On se met en marche dans la nuit, des ordres circulent "éteignez les cigarettes". Nous traversons des bois. À chaque instant, quand la colonne arrête, on se butte le nez dans le sac ou le bouteillon de celui

qui marche devant soi. Le jour vient enfin, et, arrivés à la lisière d'un bois, la compagnie se déploie en tirailleurs dans les fossés qui la bordent. Les chefs de sections donnent l'ordre d'approvisionner le magasin, hausse à 150 et feu à volonté sur l'ennemi qui débouche d'un bois en face nous. Il est encore loin mais de nous personne ne parle, nous avons la respiration coupée, un peu la peur de mourir car les balles des Allemands commencent à siffler au dessus de nos têtes.

Cependant notre tir leur fait marquer un arrêt, ils se sont couchés dans la plaine. Notre artillerie se met à tirer, nos 75 passent au dessus nous en déchirant l'air. Mais leurs premiers obus arrivent en avant et en arrière de nous. Nous quittons notre position pour appuyer à droite. Ma section est commandée pour aller reconnaître une ferme isolée qui fut occupée toute la nuit par l'ennemi.

Y est-il encore ? Nous mettons baïonnette au canon et l'abordons prudemment en utilisant le terrain. J'y entre un des premiers, elle est vide, elle a été pillée, des plumes de volaille et des peaux de lapins avec la tête après traînent partout, nous la fouillons partout et reprenons notre mouvement en avant mais l'artillerie ennemie nous bombarde. Pendant 1 h 1/2 nous restons sur place et tenons position. Couché en tirailleur chacun de nous se fait un bouclier en plaçant son sac debout devant sa tête et en mettant à l'aide d'une pelle-bêche portative un peu de terre de chaque côté et en avant. Notre artillerie, le 25ème est renforcé par le 32ème et le 40ème qui ouvrent leur feu. Les Allemands qui ont voulu reprendre leur marche en avant et sur lesquels nous tirons sont mis en déroute. Ils battent en retraite sur au moins 5 km. Le feu meurtrier de nos 75 leur font des ravages mais dans cette retraite, ils mettent le feu aux villages, tuent femmes et enfants sur leur passage.

Nous avons repris notre marche en avant depuis déjà longtemps enjambant morts et blessés qu'ils ont abandonnés. Avant la tombée de la nuit, nous faisons des prisonniers par paquets qui lèvent les bras. Oh comme les hommes tiennent à la vie ; ceux qui tout à l'heure tiraient sur nous, avaient maintenant pour se rendre, laissé tomber armes et équipements et imploraient la pitié.

La nuit complètement tombée, nous attendons 2 h sous la pluie (car le mauvais temps s'est mis de la fête). "*Quoi ? Je ne vois pas les ravitaillements probablement*", mais peu nous importe, nous n'avons pas faim pourtant nous n'avons rien pris depuis la veille au soir, sauf un peu d'eau des bidons ballotée et presque tiède, mais nous avons comme un peu la fièvre. Nous rentrons dans un village, les rues sont éclairées par les maisons qui brûlent, on se couche par terre, aux portes des maisons, le long des tas de fumier, car notre fatigue commence à se faire sentir, on ne s'occupe pas plus de notre train de combat et de ravitaillement qui arrivent que du crépitement des granges qui brûlent. Nos pertes ont été minimales et, je l'ai su après, nous avons fait, le 65ème Chasseur, au moins 500 prisonniers et beaucoup de munitions et des mitrailleuses.

C'est le 26 août. Il est minuit 1/2 à peu près. Alerte. Réveillés en sursaut nous sautons tous sur un fusil, le notre ou pas. Mais il n'en est rien, c'est simplement ma section qui est désignée pour aller prendre les avant-postes dans la plaine à 100 ou 300m du village. Il fait nuit noire, nous sommes dispersés par petits paquets de 3 ou 4 chasseurs à 50 ou 100m les uns des autres, fusils chargés, baïonnette au canon et surtout défense de dormir. Nous tombons de sommeil. À chaque instant, un coup de feu pète dans la nuit, c'est un de chez nous qui croit voir une ombre dans la nuit, pourtant 2 Allemands s'avancent vers nous, on ne les voyait pas encore qu'ils criaient "Kamarade". Deux de nos potes les emmènent jusqu'au village :

C'est BEUGE et FACON, ces deux copains furent tués pendant la guerre, FACON en Champagne 1915 et BEUGE à Verdun - mai 1916.

Vers 5 h du matin, la compagnie se reforme et nous prenons 50 prisonniers pour les diriger vers la gare de St-Gian les Buzy. Dans ces prisonniers, il y a beaucoup de vieux. J'appelle vieux car ils le sont comparativement à nous car à l'époque j'avais 24 ans et beaucoup du Bataillon étaient dans mes âges, tandis que ces Allemands pouvaient avoir la quarantaine bien sonnée, mais c'étaient de rudes gaillards. Je me souviens que nous les emmenions en colonne par 4 avec un de nous de chaque côté du rang et que je marchais à côté d'un prisonnier.

Un ordre jeté dans la bataille de la marne

Je me rappelle encore ce matin du 8 ou 9 septembre. Doucement l'aube annonçant le jour était venue dans une brume de fraîcheur presque froide, des coups de feu partaient de temps à autres. Une mitrailleuse un peu à ma gauche avait déjà tiré quelques bandes de cartouches, sur quoi tirait-elle ? On ne voyait pas grand chose mais on sentait bien que les Allemands étaient là devant nous à quelques cent mètres. La veille, le 7, le 350ème Régiment d'Infanterie avait chargé trois fois à la baïonnette pour les empêcher d'avancer. Nous nous étions dans un champ de betteraves, couchés derrière notre sac, ce sac dont les bretelles nous avaient scié les épaules des jours et des nuits pendant la retraite. Ce sac que nous avions tant maudit, nous étions heureux de nous en servir comme bouclier, debout devant nous avec un peu de terre devant et sur les cotés jetée à la hâte avec notre pelle-bêche. On se sentait d'aplomb pour tirer. Nous avions donc passé la nuit, le fusil reposant sur le sac, baïonnette au canon, nos capotes bleu de Chasseurs à Pied étaient couvertes d'une rosée blanche pareille à celle qui était sur les feuilles des betteraves et nous ne sentions presque plus nos pieds. Nos pieds meurtris dans la retraite et qui n'étaient pas sortis de nos souliers depuis une dizaine de jours étaient comme ankylosés.

Ce jour là c'était le 8 septembre 1914, le soleil montait vite, ce soleil qui nous avait fait avoir si soif la veille quand nous avancions par bonds et que nous nous

aplatissons le nez dans la poussière. Nous étions contents qu'il vienne de nouveau nous chauffer de ses rayons.

Il était environ 8 h quand un ordre arriva. Un ordre parti de la bouche de notre Généralissime. Cet ordre par estafette avait franchi monts et plaines, plaines et ravins pour arriver à notre Commandant qui, lui, par ses agents de liaison, le transmet aux Commandants de Compagnies. Je vois encore notre Capitaine, le Capitaine Wernecklage - à genoux, dont le buste seul dépassait les feuilles de betteraves, nous lancer l'ordre dans un "par la droite, faites passer". Ordre du Grand Quartier Général - Tenir coûte que coûte - se faire tuer mais pas reculer.

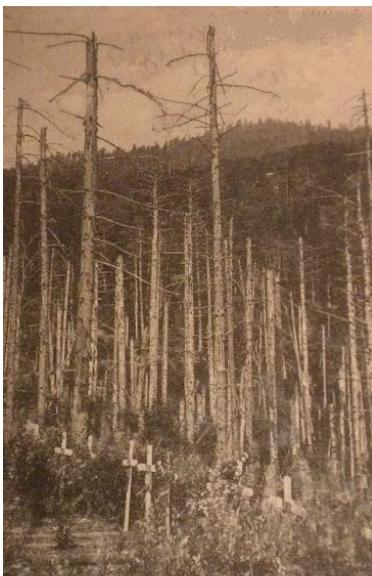
Souvenirs d'alsace

Après guérison de ma blessure reçue le 4ème jour d'attaque lors de la grande offensive du 16 avril 1917 aux Chemins des Dames, j'ai rejoint mon Bataillon, le 65ème Chasseurs à Pieds fin octobre 1917 à l'Hartmannsweilerkopf, là où chaque pierre pourrait porter le nom d'un héros.

Quel secteur, la relève faisait respirer tous les hommes plus librement contents de fuir la mort.

Pourtant ce secteur que l'on baptisa par la suite le "Vieil Armand" et malgré les bons camarades qu'on avait laissés, nous étions fiers, nous les survivants, de l'avoir défendu. Je l'avoue, je ne l'ai jamais revu depuis ces mauvais jours et si un jour le revois, les larmes que je pourrais verser seront pour les camarades qui y sont restés et encore plus de joie que cette montagne sacrée est restée française.

Signé POISSON Eugène



1914 - 1915 HARTMANNSWILLERKOPF -cimetière français-



CHEMIN DES DAMES

* *Ce document est une copie conforme du manuscrit de l'auteur.
Les photos ont été ajoutées par nos soins.*

FICHE DE LECTURE "ANDRÉ ROSSION" de 1913 à nos jours

André ROSSION est né le 12 mars 1924 à Aubervilliers dans une famille Franco-belge originaire d'un petit village appelé MAISSIN dans les Ardennes belges.

Son père qui est installé au 8/10 rue des Noyers commence à faire du transport avec des voitures à chevaux. En 1924 il achète son premier véhicule à moteur.

André a une jeunesse heureuse et il éprouve beaucoup de plaisir à retrouver ses cousins de temps en temps en Belgique.

En 1938 il entre à l'école Bréguet. Il en ressortira après la guerre avec son diplôme d'ingénieur. Durant sa jeunesse il a connu le patronage avec l'abbé Berton et la J.O.C. (Jeunesse Ouvrière Chrétienne)

Le moment venu il reprend l'entreprise de son père qui lui fait confiance, toujours dans le transport. Il nous raconte alors sa vie de chef d'entreprise avec de nombreuses anecdotes. Il va y travailler pendant 32 ans et avec un style qui ne manque pas d'humour il fait revivre les moments heureux et les passages douloureux de sa vie professionnelle. Il raconte aussi sa joie de fonder une famille et ses peines de voir disparaître ses parents et son épouse qui lui a donné trois enfants.

Puis vient le moment de la retraite. C'est en 1987 que son fils Pierre reprend la société. Elle s'appelle aujourd'hui « SARL Pierre ROSSION » et le siège social est dans une autre banlieue : « Le Thillay » près de Roissy en France.

Il termine son propos comme le font généralement les gaulois par une rencontre intergénérationnelle et un repas de plus de 100 personnes (cousins, cousines, petits cousins, etc ...) à MAISSIN (Belgique).

A 90 ans, il vit toujours à Aubervilliers. Il est le patriarche de la famille et il en est très fier.

Michel SARNELLI

Ce livre est à votre disposition, vous pouvez venir le consulter sur place au siège de la « Société d'Histoire ».

AVIS DE RECHERCHES

1°/ Un de nos adhérents, Jean-Jacques BAQUET, recherche toutes informations sur son père, Monsieur Henri Charles BAQUET, décédé à 31 ans au début des années 60.

Le couple a demeuré au 46 rue Heurtault chez la mère de l'un d'eux, Madame HUGUET.

Ensuite, à la naissance de leur fils, en 1954, ils ont emménagé au 141, rue Réchossière

La mère de Jean-Jacques, Marie Louise STEPEN (nom de jeune fille) était femme de ménage à l'école Joliot Curie dans les années 59/69.

-:-:-:-

2°/ Une autre adhérente demande photos, noms des locataires, commentaires divers, en fait tout ce que vous pouvez dire sur le 8 rue Chapon avant que l'immeuble moderne du 8-12 ne soit construit.

-:-:-:-

3°/ Enfin, nous recherchons toujours des photos de classes et cette fois-ci tout particulièrement des photos de l'école Edgar Quinet.

Par avance, un grand merci à tous.

ACQUISITION

Plaque P.T.T. de l'ancien bureau de poste du Montfort.



TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	1
ÉDITO	5
FIRMIN TONNERRE dit GÉMIER	6
LE CLOS D'ÉQUARRISSAGE	8
VICTOR DURUY ET L'ÉCOLE PRIMAIRE	10
ATELIER MÉMOIRE	12
Paolo da MOLIN.....	12
SOUVENIRS DE GUERRE D'UN CHASSEUR À PIED	16
FICHE DE LECTURE "ANDRÉ ROSSION"	23
AVIS DE RECHERCHES	24
ACQUISITION	24
TABLE DES MATIÈRES	25